Qu'est-ce qui ne va pas avec nos écoles ?

Entretien avec Maarit Korhonen

Fred Dervin

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ree/7794>

DOI : 10.4000/ree.7794

ISSN : 1954-3077

Éditeur

Université de Nantes

Référence électronique

Fred Dervin, « Qu'est-ce qui ne va pas avec nos écoles ? », *Recherches en éducation* [En ligne], 16 | 2013, mis en ligne le 01 juin 2013, consulté le 25 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ree/7794> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ree.7794>

Recherches en éducation est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Qu'est-ce qui ne va pas avec nos écoles ?

Entretien avec Maarit Korhonen

Fred Dervin

Présentation

Maarit Korhonen est enseignante du primaire depuis plus de trente ans. En août 2012, elle a publié un pamphlet intitulé Qu'est-ce qui ne va pas avec nos écoles ? (Koulun vika ? en finnois), dans lequel elle raconte le quotidien dans plusieurs écoles finlandaises où elle a travaillé. Nous avons pu la rencontrer pour parler de son livre.

Fred Dervin : La première question que j'ai envie de vous poser, c'est pourquoi avez-vous décidé d'écrire ce livre ? Quand l'idée vous est-elle venue ?

Maarit Korhonen : Il y a deux raisons en fait. D'abord, j'étais fatiguée d'entendre ce que les médias racontaient sur l'école finlandaise et sur le travail des enseignants. La deuxième raison est liée au fait que j'ai travaillé dans une école très élitiste à Helsinki, Kulosaari, il y a deux ans. J'avais décidé d'y travailler car je ne supportais plus les assistantes sociales et l'accompagnement des familles en difficulté, là où je travaillais. Je voulais enseigner, pas jouer l'assistante sociale, alors j'ai choisi la meilleure école en Finlande, j'ai envoyé mes papiers et j'ai pu obtenir un poste pour un an. Au début, j'étais choquée : je ne savais pas qu'il y avait des familles si riches en Finlande. Le matin, le père venait chercher ses enfants en Ferrari et tout cet argent, tous ces gamins qui ont déjà pu faire le tour du monde au moins une fois. J'arrivais d'une école à Turku où les enfants n'avaient même pas les moyens de s'acheter des bottes d'hiver. Alors que là, ils avaient tout. Certains avaient par exemple cinq maisons ! Mais ces gamins, ils n'étaient pas heureux. J'aurais pensé avant qu'ils auraient été plus heureux que les autres, mais j'avais tort. La plupart était sous la pression des parents : il leur fallait un 10/10 partout autrement les parents se mettaient en colère ! En plus, les enfants avaient plein d'occupations, des dizaines de hobbies à la sortie de l'école... et des parents souvent absents de la maison. Je me demande toujours lesquels sont les plus heureux : les « pauvres » ou les « riches ». Donc pendant mon année là-bas, je me suis dit : il faut absolument que je publie un livre sur ça, sur ce contraste !

FD : Vous êtes l'une des premières personnes à qui je parle de l'éducation finlandaise et qui fait référence aux classes sociales...

MK : Quand je parlais à ces gosses de huit ans à Helsinki, c'était comme si je parlais à des jeunes de douze ans dans l'autre école à Turku. Leurs connaissances générales étaient épatantes. Je pouvais aller en profondeur durant les cours de religion. Ça c'était du vrai enseignement ! Je suis sûre que ces gamins iront très loin dans la vie. En plus, leurs parents connaissent tout le monde ; ils ont d'excellents réseaux. Pourtant, je me demande s'ils vont tous réussir car il y a beaucoup de pression de la part des parents. J'ai vu des enfants souffrant d'anorexie, de dépression, déjà à huit ans !

FD : Donc la Finlande connaît bien le phénomène de la reproduction sociale ?

MK : Bien sûr, ces parents ont de l'argent pour payer des cours privés...

FD : Il y en a en Finlande ?

MK : Si les enfants n'apprennent pas... par exemple, quand on a commencé la première leçon de mathématiques à Helsinki, un élève m'a dit : « j'ai déjà fait tout ça pendant l'été ». Il était excellent ! J'ai donné moi-même des cours privés... Il y a aussi des cours d'été en Angleterre, aux Etats-Unis... en bref, tout pour s'assurer que leurs enfants seront docteurs ou avocats.

FD : Et ça s'entend en finnois ? Je veux dire la classe sociale ?

MK : Pas vraiment mais... par exemple, je suis assez inquiète pour mes CM2 cette année. Le manque de vocabulaire en finnois est effrayant. J'ai utilisé par exemple le mot *aukeama* (diffuser) l'autre jour et je leur ai demandé s'ils le connaissaient. Ils m'ont dit que non. Donc les mots de base leur manquent. Dans les endroits aisés, ils n'ont pas ce problème. Au contraire, ils connaissent des mots et expressions soutenus qui m'étonnaient parfois.

FD : J'ai lu récemment dans *Helsingin Sanomat* (journal national finlandais) qu'un bon nombre de parents commencent à « tester » les écoles avant d'inscrire leurs enfants. C'est vrai ?

MK : Sans aucun doute, mais je ne connais pas d'exemple. Pour mes propres enfants, je le ferais. J'appellerais le proviseur pour lui demander si l'enseignant est compétent par exemple...

FD : Je vous arrête à nouveau, mais y a-t-il des profs incompetents ici ?

MK : N'importe qui peut travailler comme enseignant en Finlande, comme remplaçant pendant un an je veux dire, sans avoir aucune qualification. Dans mon école actuelle, on avait une enseignante russe, compétente en Russie, mais pas en Finlande. Elle parlait très mal le finnois. Et bien, elle a enseigné le CE1 pendant un an et personne ne s'est plaint.

FD : Cela veut-il dire qu'il y a une pénurie d'enseignants comme en Angleterre ?

MK : Non, je ne pense pas. C'est encore très difficile d'entrer dans les instituts de formation. Les jeunes sont toujours intéressés par le métier. Les profs sont vraiment respectés ici : durant les réunions avec les parents, tout le monde se tait et écoute le prof comme s'il était un prêtre !

FD : J'ai fait mon *teacher training* en Angleterre et là-bas les profs sont peu respectés à mon avis. Les médias se moquent souvent d'eux...

MK : On n'a pas ça en Finlande. Les gens vous respectent. Parfois j'utilise d'ailleurs mon statut de prof. Par exemple, l'autre jour, un gendarme m'a arrêtée parce que je roulais un peu trop vite, quand il a appris ma profession, il m'a laissée partir... (Rires). C'est certainement pourquoi beaucoup de jeunes veulent devenir profs. Le respect.

FD : Dans de nombreux pays, personne ne veut devenir enseignant. Ce qui m'étonne dans mon département à Helsinki, c'est le nombre incroyable de candidats pour l'examen d'entrée, surtout pour le primaire. C'est très bien mais j'ai du mal à comprendre cet attrait...

MK : Oui c'est un bon métier... mal payé toutefois !

FD : Parlons à présent des migrants si vous le voulez bien. Vous travaillez comme enseignante depuis trente ans en Finlande, vous avez certainement pu observer de nombreux changements en la matière. Comment cela influence-t-il votre travail ?

MK : Je n'y prête même plus attention. Actuellement, j'ai vingt-deux élèves dans ma classe dont huit « migrants », entre guillemets

FD : Pourquoi entre guillemets ?

MK : Ils sont nés en Finlande mais leurs parents viennent de l'étranger. Et pourtant, on les appelle des immigrés, au moins durant les six premières années à l'école. Surtout s'ils ne parlent

pas finnois à la maison, alors ce sont des « migrants ». Dans le cas de mes élèves, ils parlent un finnois excellent et je dirais qu'ils écrivent mieux que mes élèves « finlandais ». Le seul problème avec les élèves « migrants », c'est que je dois les envoyer chez d'autres enseignants parce qu'ils sont « migrants ». Par exemple, l'année dernière, je ne voyais certains gamins que trois heures par semaine au lieu de vingt-deux heures.

FD : Ils allaient où exactement ?

MK : Ils avaient le finnois comme langue seconde pendant quatre heures, la géographie avec un enseignant qui leur expliquait les mots difficiles, les mathématiques avec un enseignant spécialisé. Ils avaient aussi des cours de langue 1, une heure par semaine.

FD : Ils ont le droit de refuser les cours de langue 1 ?

MK : Non, c'est obligatoire. J'ai vérifié avec le Ministère l'année dernière parce que j'avais un problème avec un garçon qui se plaignait. Il me répétait tout le temps qu'il ne parlait pas du tout le même type de kurde que son prof et qu'il n'y comprenait rien... C'est un véritable chaos ! Je crois que quelqu'un a inventé ce système sans trop réfléchir... Il y a dix ans, on avait des élèves migrants, c'est-à-dire qui venaient vraiment d'ailleurs et ne parlaient pas un mot de finnois, il fallait donc leur apprendre. Maintenant avec ceux qui sont nés ici et qui parlent finnois, on les traite de la même façon. On a dix ans de retard ! C'est un système ridicule : les proviseurs savent qu'ils reçoivent plus d'argent quand ils disent qu'ils ont 50% de migrants dans leurs établissements. A mon avis, on devrait traiter ces enfants comme des « Finlandais », les parents peuvent faire le reste avec la langue et la culture « d'origine » !

FD : Vous n'avez pas peur de passer pour une « raciste » en disant ça ? Je veux dire que certaines personnes pourraient vous accuser de faire preuve d'assimilationnisme...

MK : Je ne pense pas que la langue et la culture des parents soient de la responsabilité de l'école. On n'a pas assez de ressources pour s'occuper des « Finlandais ». Tout va pour les « migrants » mais tous les enfants talentueux voire doués, on ne fait rien pour eux. Par exemple, si un enfant a des problèmes en mathématiques, je n'ai qu'une heure supplémentaire par semaine pour l'aider. C'est ridicule car les « migrants » nous demandent tout le temps s'ils peuvent aller dans les classes « normales » avec les autres, s'ils peuvent étudier en finnois. On doit leur dire non. C'est la loi...

FD : Les parents se plaignent-ils de ce système ?

MK : Non, parce qu'ils ne savent pas que ça marche comme ça. Les parents des « migrants », eux, ne veulent pas de ces cours. Ils exigent souvent que leurs enfants soient avec les autres. Les Russes par exemple. Parfois, ça marche mais ça dépend du proviseur.

FD : Parlons un peu de PISA. Vous expliquez comment le succès finlandais ?

MK : Pour moi, c'est clair : c'est une question de moyenne. Tous nos élèves arrivent à atteindre le niveau minimal, qui pour moi est 8/10. J'enseigne jusqu'à ce que tout le monde obtienne cette note. Mais les plus doués n'ont aucune motivation, en fait, on ne s'occupe même pas d'eux.

FD : Que se passe-t-il alors pour eux ?

MK : Rien. Jamais rien. Ils restent assis à ne rien faire, à attendre ou bien l'enseignant leur donne du travail supplémentaire ou ils aident les autres. Les manuels ne vont jamais très loin non plus. On devrait avoir des classes spéciales pour eux ou même des établissements. Mais c'est un tabou dans ce pays...

FD : Mais c'est contradictoire car quand on arrive à l'université, on doit passer un concours d'entrée et seuls les plus talentueux peuvent y entrer...

MK : On dit souvent qu'au primaire et au collège, on n'a pas besoin de faire de différences entre les élèves. Mais vous avez raison, au lycée et à l'université, c'est très compétitif. Ma nièce, qui est très douée par exemple, n'a rien fait pendant ses années au primaire et au collège et pourtant sa moyenne était de 9,7/10 tout le temps. Quand elle est arrivée au lycée, c'est là où elle a commencé à travailler.

FD : Bon, passons à l'évaluation. L'une des idées qui circulent sur l'éducation finlandaise, c'est qu'il n'y en a pas...

MK : Ah bon ? On évalue dès le CP...

FD : Mais on ne donne pas de notes ?

MK : Bien sûr que si... ça peut dépendre de l'école, je crois. Dans mon école, on donne des notes en finnois, mathématiques et anglais jusqu'au CE2, puis dans toutes les matières. A une époque, on avait abandonné l'évaluation formative mais on y est revenus rapidement (rires). Moi, j'aime évaluer car si on ne donne pas de notes, il me semble que le niveau baisse, on n'arrive pas à contrôler l'apprentissage.

FD : Les parents se plaignent-ils parfois des notes ?

MK : Oui, surtout les plus « riches » (rires). A l'école où j'enseignais à Helsinki, je me souviens de la première fois où j'ai rendu des notes. 8,5/10 était la note la plus basse. Deux ou trois enfants se sont mis à pleurer car ils s'attendaient à obtenir un 10... J'en ai parlé avec des parents qui m'ont dit que 8 ne valait rien. Une maman m'a même dit : « pour 8, il suffit simplement de venir en classe, pas besoin de travailler. 10, c'est autre chose ».

FD : C'est très intéressant ! Alors, pour finir cet entretien, vous pouvez me dire ce que vous aimez dans le système finlandais et ce qui vous déplaît ?

MK : D'abord. Ce que j'aime, c'est le fait que les enseignants finlandais reçoivent tous la même formation et qu'ils sont relativement compétents. J'ai du mal à trouver d'autres choses là comme ça (rires).

FD : Et le fait que les repas sont gratuits du primaire au lycée ?

MK : Ah oui, ça c'est mon sujet préféré ! Oui, c'est bien que les élèves puissent manger gratuitement, mais j'ai du mal à comprendre que les parents eux mangent pour sept ou huit euros pour le lunch alors que, pour leurs enfants, ça coûte soixante-dix centimes aux municipalités !

FD : Oui, mais enfin tous les parents ne peuvent pas se payer un repas à sept ou neuf euros tous les jours...

MK : Je parle des parents qui travaillent et qui doivent aller dans un restaurant ou une cafétéria. Bon mais peu importe... en tout cas, à l'école, oui, c'est bien qu'on leur offre ces repas car pour certains, c'est le seul repas chaud de la journée qu'ils reçoivent. Quand même, je pense que la qualité de la nourriture est très mauvaise surtout en termes de goût, parfois c'est froid, il n'y a pas assez pour tout le monde... Pour moi, c'est honteux ! Je conseille d'ailleurs aux enfants de prendre un petit sandwich avec eux car on mange à midi et, entre 8 heures et midi, ils ont faim...

FD : Autre chose que vous n'aimez pas ?

MK : Les manières des enfants. Ils ne disent plus bonjour, je dois insister pour qu'ils me saluent. Même chose avec les stagiaires dans les instituts de formation. Quand je travaillais à l'école normale de Turku, je ne comprenais pas pourquoi par exemple les étudiants entraient dans nos

classes avec du café et des gâteaux. Je les chassais ! Quant aux parents, j'en ai vu se faire insulter par leurs enfants dans les conseils de classe. Je me souviens de cette fille de neuf ans qui n'arrêtait pas d'être vulgaire avec sa mère, elle lui faisait du doigt, etc. Elle l'a même fait pleurer devant moi !

FD : Ah oui ?

MK : Oui, c'était un peu comme dans une comédie ! Finalement, une chose qui m'irrite c'est le fait que deux écoles sur trois en Finlande sont confrontées à des problèmes de moisissures graves, c'est très dangereux pour la santé, mais les municipalités ne font rien !

FD : Maarit Korhonen, je vous remercie d'avoir partagé vos expériences sur l'école primaire finlandaise.